

Transcription d'entretien

Marc Séguin

Julien Defraeye, chercheur principal

Marc Séguin, auteur de *La foi du braconnier* et *Un homme et ses chiens*

23 avril 2024

Montréal, Québec

Julien Defraeye : Bonjour Marc Séguin.

Marc Séguin : Bonjour Julien.

JD : On se retrouve aujourd'hui dans ton atelier. Merci de nous accueillir. On te connaît bien évidemment comme artiste interdisciplinaire, mais on va revenir aujourd'hui principalement sur deux de tes romans qui abordent la thématique de la chasse. Donc *La foi du braconnier* qui a été publiée en 2009 et *Un homme et ses chiens* qui vient de paraître, on peut encore dire ça, à l'automne 2022. Dans *La foi du braconnier*, le plus ancien de tes romans, en 2009, tu abordes la question de la chasse d'une manière un peu transgressive, puisque d'abord de la chasse, comme le titre l'indique, ton narrateur est un braconnier. Est-ce que tu peux nous raconter en quelques mots...je sais que je te demande un gros travail, ça fait 15 ans que tu l'as publié, est-ce que tu peux nous raconter l'intrigue et peut être en quelques mots ? Et le rapport un petit peu particulier de ce narrateur envers les rapports de prédation envers l'animal ?

MS : Je pense qu'à la base, j'ai répondu souvent que c'était une histoire d'amour ou une tentative d'histoire d'amour à la base, dont découle aussi une frustration du personnage principal qui est, à mon avis, quelqu'un d'un peu beaucoup rebelle, c'est à dire quelqu'un qui est un peu contre les normes sociales, contre les lois, qui décide de transgresser, mais consciemment, c'est à dire oui, il va probablement trouver sa raison d'exister dans le fait qu'il connaît une loi et il décide de la contourner. Je ferais le seul parallèle avec moi ici, probablement que ce personnage est né avec un trouble de l'opposition. Qui décide d'assumer sur le territoire qu'il habite, d'abord entre autres par la chasse, mais aussi à cause d'une histoire d'amour qui tourne mal, décide aussi sur une carte géographique, en fait d'un atlas. C'est une carte de l'Amérique, d'écrire un gros *fuck you* au crayon, et pis, comme ça devient aussi un trajet, il décide d'embarquer sur le trajet, donc il suit les lettres, F – U – C – K, et on le suit à travers ce récit, c'est à dire de lui qui tente d'écumer une rage.

JD : Ouais. Et effectivement comme tu l'as dit, c'est un rapport au territoire qui est très particulier. Là donc il dessine ce *fuck you* sur l'atlas, puis après ça il va le suivre pas entièrement je crois, vers la fin

il ne va pas compléter entièrement le O et le U, je crois qu'il s'arrête un petit peu à la fin. Mais un rapport très particulier au territoire et il se décrit lui-même comme, je le cite, « une conséquence de l'Amérique moderne, l'Amérique que la poudre à fusil a conquise et rendue conquérante ». Est-ce que l'Amérique du Nord selon toi c'est un espace prédateur, un espace où la prédation fait la loi ?

MS : Je ne sais pas si c'est tant la prédation que ce fond de nature humaine-là. Qui, parce que le pays ou le continent est assez jeune, donc dans sa construction, dans sa construction sociale aussi, est encore assez proche de cet instinct de survie, c'est-à-dire de devoir se défendre. C'est un amendement de la Constitution américaine, le droit de d'avoir une arme ou de la porter, parce que si t'as réussi à exister pis à te mettre au monde ou à conquérir pis à défendre ton bout de territoire avec des armes, ça devient un outil de rhétorique pour tout le reste de ta vie. On le voit beaucoup dans la situation de détresse, c'est-à-dire que, par exemple, si un peuple, un village est isolé pis il manque de nourriture, pis il y a un camion de nourriture qui arrive, la politesse, la bonté, la bienveillance n'existe plus, c'est au plus fort. C'est à qui va être capable d'écraser son voisin pour aller chercher sa bouteille d'eau ou son bout de pain. Il y a ça ici qui est encore, je pense assez visible, parce que c'est plus ou moins 4 siècles d'histoire. Tu sais, on ne s'est pas encore beaucoup socialisé comme peuple américain.

JD : Oui, donc c'est l'instinct de survie.

MS : Principalement l'instinct de survie, mais surtout, je pense, une nature humaine qu'on a tendance à vouloir oublier qui est aussi à la fois belle mais violente. Ouais, c'est dans sa survie. Si on se met à observer, puis on sort un peu d'un état politique, puis on observe la nature, c'est le plus fort qui survit. Les animaux se mangent entre eux. C'est, que t'aies des yeux doux, que tu sois gentil ou pas... Si tu es le repas d'un oiseau rapace ou d'un loup, peu importe tes intentions, tu deviens ça, j'ai l'impression qu'on, le roman était peut-être un contrecoup associé de cette idée-là de la socialisation de nos états pis de nos vies nous éloignent un peu ou endorment un peu la réalité de notre nature.

JD : Oui, absolument. Donc, on parle de prédation, on parle de survie, de nature humaine. Il y a aussi quelque chose qui fait surface dans ton écriture dans *La foi du braconnier*, c'est cette idée du capitalisme rampant qui vraiment là envahit tous les domaines de notre vie et le narrateur, il a un rapport qui est un petit peu particulier, par rapport au capitalisme. Donc à la fois il enrage contre ce système-là qui atteint tous nos domaines, mais il en tire lui-même profit de sa pratique de la chasse, c'est à dire qu'il traverse l'Amérique, mais il braconne aussi. Et notamment à travers la vésicule biliaire des ours qu'il va vendre. Et il dit qu'on lui paye justement parfois jusqu'à 20 fois le prix de l'or pour cette vésicule biliaire. Donc il y a à la fois enragé contre le capitalisme, mais aussi tirer profit du marché noir, du braconnage, et cetera. Donc c'est un rapport un petit peu particulier, un paradoxal au capitalisme, non ?

MS : Oui, mais c'est dans la perception, je crois que le narrateur s'en fait, c'est encore le *Far West*. Oui, c'est où tout fini par faire du sens si ça t'avantage. Donc évidemment, dans un monde libre, ou pour le narrateur, le monde capitaliste est probablement simplement le moins pire des systèmes. D'autres ont été tentés pis ont échoué. Pis le capitalisme il fait avec ça, mais avec cette lucidité-là de regarder. Mais c'est drôle ça, ça fait quand même 15 ans, mais on le voit beaucoup avec ce qui se passe avec le trumpisme en ce moment aux États-Unis. On tire pour soi, tirer veux faire soi ce qui

peut nous avantager, peu importe la situation. Le personnage incarne beaucoup ça, au-delà de se dire « Ben là, je suis campé pis j'ai mes valeurs, c'est ça. » Il pense avant tout à sa survie.

JD : Donc, c'est la survie à travers l'individualisme en quelque sorte.

MC : Ouais.

JD : Et si on revient sur cette idée de la vésicule biliaire, du marché noir qu'il exploite. Il parle de l'ours noir d'Amérique, et comme le narrateur l'explique, l'ours noir d'Amérique, c'est une espèce, c'est un animal qui est menacé. C'est une espèce en voie de disparition dont le commerce est interdit depuis 1992. Ça ne semble pas vraiment le perturber, la préservation des espèces, et cetera.

MS : Ben non, mais si on a décidé d'en faire une loi, pis chaque année il y a des gens qui sont attrapés pis qui contreviennent à la loi, tu sais, qui continuent, il y a beaucoup de gens que ça inquiète peu ou pas du tout. Tu sais, c'est ce truc-là parce qu'au final on se dit que c'est les prisons et le système de justice déborde de gens qui connaissent les lois, mais les enfreignent. Donc c'est pourquoi la motivation est où, mais si je me demandais c'est une idée de morale, si je le fais quand-même parce que ça va m'apporter si je ne me fais pas prendre c'est une des conséquences heureuses, et sinon des conséquences malheureuses, mais il n'y a personne, qui va aller vendre une vésicule d'ours en disant, « je vais me faire rattraper pis je vais aller en prison ».

JD : Oui, bien sûr.

MS : les gens vont le contourner. Puis il existe aussi ça, ça revient à ce que je disais tantôt sur la nature humaine, il existe tout ce marché noir aussi, puis il existe tout un système aussi, en marge de la morale, de la morale politique, puis sociale, puis celle qu'on aime claironner, puis il dit, « Ben non, on est ici ». C'est ainsi que ça devrait être mais personne ne dit que ce n'est pas ainsi que c'est pour le vrai. Donc on continue et sinon on serait, il n'y aurait pas d'état policier. Je veux dire on grillerait les feux rouges, donc on est obligé de se protéger soi-même contre ce système là, mais ça fait en sorte que oui, tant que ça sera possible d'en tirer un avantage. Je suis même pas narcissique, je pense que c'est probablement juste égoïste.

JD : C'est un rapport individuel à la légalité, chacun forme un peu au final ce qu'il veut par rapport à ça. Les lois sont là, mais on les interprète de la façon dont on veut.

MS : Plus va médiatiser le fait aussi que les gens s'en sortent... l'imputabilité pour rien, ben plus encourage les gens à le faire aussi... je viens dans une société où on nous crie depuis trois décennies que c'est la fin du monde à cause des changements climatiques. Ben tu te dis : « ok, si c'est la fin du monde, pourquoi est-ce que je me priverais ou que je suis en train de marcher plus droit, où je me priverais de privilège ou de plaisir alors qu'on veut expirer demain ?

JD : Donc c'est un peu « *fuck it* » en quelque sorte.

MS : Oui, mais en fait je reviens au *Far West* : « on va faire notre loi ».

JD : Absolument. Alors, ce rapport à la légalité, comme on l'a dit, la conservation des espèces animales, le narrateur, il semble quand-même s'inquiéter de la souffrance animale. Il le dit quand il tue, il souhaite tuer proprement, il souhaite tuer rapidement. Et je vais citer le texte, il nous dit « si les animaux avaient un pouvoir de conscience, ils n'auraient même jamais su qu'ils étaient mort ». Donc,

c'est-à-dire que tuer tellement rapidement, tuer tellement proprement que l'animal ne s'en rend même pas compte de sa propre mort. Est-ce que ce narrateur est inquiet de la souffrance animale ? Parce qu'il semble s'interroger quand même de manière récurrente sur cette question de la mort et de la souffrance, même en fin du roman, il le dit par rapport à sa propre mort « est-ce vraiment une plus-value de mourir subitement sans souffrir et sans le savoir ? » Est-ce qu'il s'inquiète la souffrance ?

MS : Je crois que oui. La réponse est oui. Je crois qu'il s'en inquiète parce que malgré le fait qui assouplisse pour son bénéfice certaines lois ou qu'il essaie d'en contourner, on le voit partout ailleurs, pis probablement que c'est une valeur intrinsèque aux hommes et aux femmes, mais d'avoir un code d'honneur. Disons qu'il y a, malgré tout, parce qu'on voit même chez les criminels, les bandits, qui ont aussi érigé des systèmes pis de leur propre loi interne, qui est souvent basée sur un code d'honneur. Ben lui aussi, il se dit maintenant donc si je vais tuer, mais je ne sais pas si ça part de lui. Moi je n'aimerais pas ça souffrir. Peut-être aussi que c'est le comble de l'individualisme, mais je n'aimerais pas souffrir, donc je vais faire en sorte que les animaux ne souffrent pas. Peut-être que ça remonte à l'enfance parce que c'est sa mère qui a appris que parce que ça nous a nourrit, on ne doit pas faire souffrir un animal. Peut-être c'est ça aussi, mais je pense que c'est ça. Il fonctionne en marge des lois officielles, mais il y a quand même un code d'honneur qu'il tente de respecter.

JD : Oui. Est-ce que la notion d'éthique rentre là-dedans ? Est-ce que c'est la même chose ?

MS : Probablement oui. Quand dans l'étape d'après tu sais après dire c'est un code d'honneur on se dit « ok, ben là finalement si on intellectualise la chose, on va parler de règles d'éthique et puis c'est non, ça va ici, ça va être si je vais suivre ce processus-là, puis je vais arriver, puis je vais m'imposer des règles en avance mais... Je pense que les codes d'honneur, c'est plus sauvage comme définition, puis c'est ce qu'il a décidé de respecter et j'espère que ça a peut-être pu transcender dans le texte, mais que son code d'honneur pouvait aussi changer. C'est qu'il pouvait aussi soit s'assouplir ou se transformer. Parce que c'est aussi ça. C'est quelqu'un qui avance pis qui apprend des choses. Il va tenir mordicus à certains de ses préceptes. Ouais, mais sinon peut-être moins pour d'autres.

JD : Est-ce que ça reste un code d'honneur ? Est-ce que ça reste un code d'éthique ? Si on assouplit certaines règles en fonction de ce qui nous arrange ou pas ?

MS : Oui. Ben ça, qu'est-ce que c'est si on utilise, puis on plaque code d'éthique, ça devient un petit peu plus légal comme...

JD : Ouais, ouais. Et donc, pour passer à *Un homme et ses chiens*, dans ton roman le plus récent, le constat est plus tranchant, c'est à dire qu'on nous indique clairement que le protagoniste, qui est un guide de chasse sur l'île d'Anticosti, on nous l'indique clairement qu'il déteste voir les animaux souffrir. Est-ce que toi, ça t'inquiète, la souffrance animale dans ta propre pratique de la chasse, dans ta pratique artistique aussi, est-ce que c'est quelque chose qui te donne à réfléchir ?

MS : Oui, ben complètement, c'est ça aussi. Peut-être pour moi, parce que je suis un animal civilisé, je dirais que c'est un code d'éthique, mais je veux dire que pour moi, c'est devenu un code d'éthique, c'est à dire que parce que je chasse encore, mais beaucoup moins. Je ne chasse plus à l'arme à feu. Je chasse à l'arc. Mais j'accompagne mes enfants. Et dans cette transmission de savoir et de respect, pour moi c'est de l'éthique que je leur transmets. Je ne veux pas leur dire que c'est un code d'honneur

ou parce que tu vas aller braconner ou tirer après les heures légales de chasse que tu dois faire une mise à mort propre ? Ce n'est pas ça. Donc on respecte les règles. On s'assoit ensemble, on attend. Pis je souhaite que le tire soit un parfait. Donc je fais pratiquer déjà avant. Quand j'ai initié des gens à la chasse, je les fais pratiquer, pour manipuler l'engin et l'outil pis leur dire, regardez, tu sais, si vous êtes pour tirer, vous devez viser là parce que c'est l'endroit où ça sera normalement plus propre ou le moins souffrant pour l'animal. Parce que oui, c'est une valeur que j'ai, pis que je transporte. Je préférerais que l'animal n'ait pas souffert.

JD : Bien sûr. Alors, tu viens de parler de tes enfants qui t'accompagnent à la chasse. Dans *Un homme et ses chiens*, le protagoniste va revenir justement sur sa première confrontation à la mort de l'animal, il se rappelle avoir tiré sur un geai, je crois que c'était par la fenêtre. Il tire sur un jet, et il raconte que son geste l'avait ébranlé parce que son geste l'a ébranlé. « Il n'a pas dormi de la nuit et jamais plus il ne tuerait sur un animal sans raison ». Est-ce que la pratique de la chasse, pour toi, c'est une raison suffisante en soi pour donner la mort à l'animal ?

MS : Non, non. On remonte un peu en amont, la journée où j'ai décidé que j'allais consommer des protéines animales j'ai préféré participer à ce cycle-là. C'est-à-dire donc la viande que je mange ou que tu sais que je fais manger, tu sais, à ma famille, c'est une viande, soit que j'ai élevée, dans des conditions que j'ai contrôlées ou soit de la viande d'un animal qui a été abattu en forêt transformée ensuite, et je trouve ça important pour les gens, qui s'assoient à table pis qui le mettent aussi dans leur assiette et dans leur corps de comprendre ce cycle du début à la fin. Je souhaite, c'est personnel, c'est moi qui décide ça, je peux le faire dire à des personnages, je peux leur faire dire le contraire aussi, mais dans mes valeurs personnelles à moi oui. Donc, à cette seconde où j'ai décidé que j'allais manger... parce que c'est un véritable questionnement. Ouais, je me souviens très petit que ma mère avait fait cuire des cailles. On ne venait pas d'une famille de chasseurs ou quoi que ce soit. C'était un truc d'épicerie qu'on mangeait, tu sais ? Un peu dénaturé, pis c'est vraiment le bon mot. Pis la caille était arrivée pis j'avais vu l'oiseau. Je n'avais pas mangé. Oui parce que c'est c'était trop... Je suis tout petit. C'est avant 9 ans parce que je me souviens de la maison. Donc déjà, il y avait cette confrontation-là entre les valeurs de « dire ok, je mange vraiment un oiseau ». Les oiseaux que je regarde, que j'admire ailleurs. Ça a été assez difficile de prendre la décision de dire « ok, non, je vais en consommer. » Pis une fois que j'ai compris ça, je le sais aussi que j'ai un congélateur fait que quand l'animal est abattu, c'est qu'il a été éviscéré, envoyé et transformé en pièces de viande chez un boucher pis que le congélateur est plein ou presque plein, je chasse plus. Fait que j'ai pas vraiment de plaisir à abattre.

JD : Donc c'est uniquement tu chasses pour ton propre besoin alimentaire, c'est uniquement ce que tu fais ?

MS : Oui.

JD : Et est-ce que t'as complètement alors arrêté de manger de la viande qu'on achète dans le commerce ? Ça c'est complètement fini ?

MS : Ben, j'aimerais ça dire idéalement, oui, mais non, parce que si je vais manger au restaurant, je vais manger une soupe vietnamienne. Je ne peux pas demander la provenance, c'est du bœuf saignant ou du poulet. Mais autant que faire se peut, ces trucs-là arrivent plus ou moins rarement,

dans ma vie intentionnellement. Donc ouais, je préfère que ça soit des poissons ou des trucs pêchés ou des animaux que j'aurais abattus.

JD : Ouais, ouais. Pour revenir sur le narrateur dans *La foi du braconnier*, alors sous ses airs de prédateur, c'est aussi un personnage qui est extrêmement violent. On a déjà évoqué ce terme-là, la violence dans son approche de la chasse notamment. Et il dit, « moi je tue des bêtes pour ne pas tuer des hommes ». Il y a une violence là déjà, dès le départ. Est-ce que la chasse pour le narrateur, mais selon toi également, dans ta pratique, est-ce que c'est un exutoire ? Est-ce que c'est une manière d'exprimer une certaine violence, ce qu'on ne peut pas vraiment, ou ce qu'on peut de moins en moins faire en société, exprimer de la violence ?

MS : Ben je dirais un petit oui, mais la grande et la vraie réponse à ça, c'est surtout que c'est un des rares endroits où moi comme individu, j'ai pu approcher puis comprendre un peu plus la mort ou essayer de l'apprivoiser. Je fais dire ça au personnage... J'ai cette toute puissance là comme auteur ou créateur, de faire dire ce que je veux. Dans mes valeurs personnelles, c'est surtout de me dire « Ben tiens, il y avait ce truc-là qui était vivant », tu sais ? Puis dans ma compréhension ou dans mon appréhension de ce fait-là de mourir, tu sais, c'est là où je peux m'en approcher le plus. Cette chose-là vivait, puis là, par à un geste qui a été posé, très mécanique ouais, puis très physiologique. Ben c'est ce truc-là qu'on n'est pas capable de peser ni de prendre ni de mener, tu sais la vie ou cette pulsion, n'est plus là. Donc ça part aussi d'une fascination, cette idée-là je m'en suis approché, tu sais, qu'est-ce que je fais avec ça après ? Ça vient avec une grosse charge émotive avant l'animal.

JD : Ouais. On a parlé il y a un instant de la consommation alimentaire, donc consommer l'animal à travers le geai. Et à l'inverse de ça, tu parles aussi des excès de nos systèmes alimentaires contemporains, tu parles notamment de la restauration rapide. Alors il y a le narrateur qui est dans un passage qui est quand même assez drôle. Il y a le narrateur qui qualifie le McDonald's qu'il a mangé la veille, il appelle ça « un collage baroque de viande industrielle absolument et scientifiquement impossible à traiter pour un estomac humain, à tel point ou à un point tel qu'ils y ajoutent aussi des antivomitifs ». Donc toute l'alimentation dystopique dans nos systèmes. Est-ce que pour toi, nos systèmes alimentaires, notre alimentation en général, est-ce que ça fait encore du sens ? Est-ce que notre alimentation est encore liée à une réalité comme tu l'as évoqué toi, c'est-à-dire, quand t'étais enfant et que tu pensais « tiens, je suis en train de manger un oiseau ». Ou alors est-ce que à l'inverse on est complètement parti dans une abstraction complète de l'alimentation ?

MS : Mais ça dépend, c'est du cas par cas. Qui se parle ? Si c'est entre toi et moi, on peut comprendre qu'on a cette conscience-là de la nourriture, puis d'où ça vient puisque c'est pis le fait que si on avait une médecine préventive ou lutte curative, si on aurait réglé bien des trucs en amont, c'est parce qu'il y a beaucoup qui vient de là après ça, il faut survivre, c'est on est huit milliards, puis bientôt dix.

JD : Bien sûr. On doit tous manger, ouais.

MS : On doit tous manger plusieurs fois par jour, idéalement. Il n'y a personne dans l'économie, la chose qui nous dirige, qui est prête à faire l'effort ou d'investir les sous pour dire « Ben, on va bien faire les choses ». Donc on est obligé de tourner les coins ronds, tu sais. Puis comme depuis la préhistoire, le cerveau est programmé pour rechercher le sel pis le sucre, disons. Un peu de protéine. Ben ils ont inventé tu sais le *bliss point*, c'est le point de félicité, tu sais. Pis ce point-là change de génération en génération, c'est à dire que plus ça va, plus par exemple les sacs de croustilles, ils

savent combien il faut doser du sucre pis de sel pour que t'aies envie d'en manger une 2e, une 3e puis une 400^e, sans que tu vomisses, c'est ça le point de félicité. Parce que l'idée c'est d'en manger le plus possible pour faire rouler une économie. Donc ce n'est pas tant. Ce n'est pas tant la survie physiologique de nos cellules qu'on assure que celle d'une économie qui doit avancer pour progresser. Parce que sinon, s'il n'y en a plus, il n'y a pas assez de terre, il n'y a pas assez de producteurs maraîchers ou d'élevage pour nourrir la planète en ce moment, donc on est obligés de faire des économies d'échelles. Alors, il y a un des ateliers que j'ai eus à New York il y a longtemps, il y avait un McDo juste à côté, pour pas le nommer. Pis si je me faisais un devoir à chaque fois que j'y allais d'aller manger là au moins une fois, parce que j'y arrivais, tu sais, puis c'était une sorte d'éclair de réalité qui me foudroyait parce que je voyais des gens qui arrivaient à caisse pis ils avaient 70 sous pis ils disaient combien de McCroquettes je peux avoir avec 70 sous parce que dans toute l'alimentation qui est disponible 1) C'est la moins chère. 2) C'était celle qui, avec le gras, pis le sucre, la panure, pis le sel qu'il y avait dedans, qui fournissait le plus de calories pour le prix. Donc, là je me disais : « ok, ouf, on est rendus là ».

JD : Oui, c'est une relation très particulière à l'alimentation, là quand même.

MS : Ouais, on est là. Si tout le monde allait chasser, il n'y aurait plus rien de disponible nulle part. Donc c'est pour ça qu'on a des méga fermes d'élevage ou des abattoirs qui font ces 14 000 vaches par semaine, 26 000 poulets par jour parce que si on se rabattait que sur soi pour notre quête de survie, de nourriture, tout le monde mourrait ?

JD : Donc, on est un peu condamnés par les systèmes qu'on a mis en place. On ne peut plus s'en sortir parce qu'on doit nourrir tout ce monde-là ?

MS : Ouais, ouais.

JD : Et pour donner un exemple très précis, tu évoques aussi le steak et le symbole que c'est le steak. Tu le dis dans *La foi du braconnier*, le steak, c'est aussi un symbole de réussite naturel qui remonte à la préhistoire. Est-ce que manger du steak ou de la viande en 2024, c'est toujours un geste de réussite sociale, c'est un geste presque ostentatoire, d'une certaine manière, est-ce que c'est un geste politique, alors qu'on est en train de parler de plus en plus. Comme on l'a fait jusqu'à l'instant, on est en train de parler de plus en plus des méfaits de la consommation de viande sur l'environnement, ça représente quoi, consommer du steak en 2024 ?

MS : Mais je pense d'abord que le principe du plaisir l'a emporté depuis fort longtemps, sur celui du bon sens.

JD : Ouais.

MS : Puis du symbole aussi parce que je connais assez de gens encore qui existent pour qui se payer un steak, surtout aujourd'hui là parce que ça coûte cher la viande. La viande rouge, c'est de plus en plus. Pour qui c'est encore une marque de se dire « ah tiens j'ai réussi ». Les grillades dans le fameux barbecue. Il y a un sentiment d'existence puissant qui vient.

JD : ...avec la viande rouge, ouais.

MS : Avec la viande rouge et griller son truc, fait que oui, c'est encore là. Je pense qu'on est de plus en plus conscientisés au fait qu'il faut diminuer cette consommation. Mais maintenant, on pallie

avec quoi ? Si tu dis « ok, ben je vais manger des protéines végétales », dans quelles conditions est-ce qu'elles ont été produites ? Est-ce que, si on est étiqueté « bio » mais en Espagne ce n'est pas les mêmes normes, en France non plus, pour les provinces canadiennes non plus. Donc il y a quand même l'usage de pesticides partout parce que t'as le droit de le faire. Est-ce que c'est mieux de dépenser des fortunes en fioul et en diesel pour labourer, semer puis récolter.

JD : Ouais, c'est ça.

MS : Récolter des champs pour ça, est-ce que la personne surtout à la base de cette chaîne, qui est l'agriculteur, Est-ce qu'il est rémunéré décemment ? J'ai l'impression que c'est ça qu'on finit par accorder ses envies, symboliquement, avec ses valeurs. C'est pour toi le steak. Moi le steak ce n'est pas ça. Je ne me souviens pas quand j'ai mangé du bœuf la dernière fois. Puis qu'est-ce que je ferais ? Tu sais quelqu'un m'a dit récemment qu'un T-bone ou un bon steak de côte, c'est comme 40 \$.

JD : Donc quand ça en vient à l'alimentation, c'est un petit peu, on est prêts à avoir des valeurs jusqu'au moment où ça commence à nous déranger, c'est ça ?

MS : Ouais, voilà.

JD : Le narrateur de *La foi du braconnier* évoque aussi notre mode de vie. On a parlé de l'alimentation, mais d'autres manières aussi. Et il fait le parallèle avec la migration des espèces, notamment l'orignal, le caribou et il raconte que l'orignal fait normalement l'équivalent de la distance Miami-Montréal deux fois par année. Et quand il compare ça aux migrations de l'homme, l'homme blanc occidental particulièrement, il dit, « l'homme blanc occidental américain ne migre plus depuis des siècles puisqu'il a trouvé assez de nourriture, de sécurité et de confort et de femmes sur le continent. Il est devenu paresseux. Il a découvert la friture. » *[rires]* Est-ce que le péché capital de l'Amérique du Nord c'est la paresse ? On a exploité au maximum notre propension au confort, et à un confort qu'on tient comme acquis en quelque sorte ?

MS : Je ne veux pas aller dire que c'est un défaut, que c'est correct ou ce n'est pas correct. Je pose un constat, pis je vois que la survie est quand même bien assurée, c'est oui, que les gens ont un peu plus de temps dans leur vie. Ben, ils consomment du drame par procuration ou de la comédie par procuration. C'est une sorte de culture. Oui aussi, ils ont le temps de se dire les choses. Si je reviens des parallèles, c'est mon grand-père, mon arrière-grand-père travaillaient 7 jours sur 7, tu sais, 15 h par jour parce que c'étaient des agriculteurs, ils se plaignaient pas de la vie, sinon que d'être fatigués le soir, quand ils allaient se coucher, ils avaient moins de temps pour se dire « ben, je serais donc bien heureux si je pouvais aller à Cuba, ou si aussi je pouvais aller dans un tout-inclus ou aller voir la Sagrada (Familia). Je pense qu'on est rendus là.

JD : On s'est créé des besoins ?

MS : On se crée des besoins, on se crée des mirages, beaucoup de se dire « tiens, si je suis stimulé par mon environnement, par l'extérieur, j'ai peut-être moins besoin de m'écouter. Ou de laisser... comme les gens qui ont qui ont la radio ouverte, à longueur de journée, parce que leurs propres pensées sont de trop dans leurs vies. Fait qu'il y a aussi tout ça, où c'est toute une industrie aussi de se dire que quand t'as réussi dans la vie, c'est que tu peux te payer un voyage. C'est aller voir... ce fameux slogan que « les voyages forment la jeunesse » qui dure depuis des décennies, c'est-à-dire aller voir ailleurs ce que c'est. Fait que tu sais, il y a tout un système aussi. Il faudrait départager entre

c'est du *marketing* pis pourquoi est-ce qu'on serait mieux ailleurs que chez soi ? Ouais aussi tiens, on peut visiter, c'est le fun tu sais ?

JD : Oui, le voyage qui forme la jeunesse, c'est aussi une ouverture au monde, en quelque sorte ?

MS : Ouais, mais une ouverture au monde, c'est dans depuis ses quatre ou cinq décennies où il y a eu un immense effet de mondialisation, de globalisation. Puis tu fais ça au monde, puis là on sent que c'est en train de se recontracter. C'est finalement « ah, ben non » tu sais, puis là il vient avec ça, l'explication de tous les mots de la planète, bien « c'est ok, on va rajouter de la culpabilité », donc si tu manges de la viande rouge plus que deux fois par semaine, plus qu'un, tu sais, un paquet de cartes à jouer. Oui, faudrait que tu culpabilises parce que c'est trop. Ça va être responsable, tu sais, dans 40 ans de ta santé ou mais tu peux coûter cher à la société, tu sais. Si tu ne voyages pas non plus, on va te faire sentir comme t'es quelqu'un peut-être...t'es pas cultivé, ou t'es un peu plus crédule, il faudrait départager aussi entre ça et ça, tu sais. Moi, les cycles que j'ai pis qui sont entre autres comblés par la chasse, c'est le fait que j'aime ça quand c'est simple. Mon corps a faim. Il faut que je le nourrisse. Ceci étant dit, si je récolte des trucs, des animaux... à sang chaud, mais j'ai aussi un immense potager que je me nourris. Puis pour moi, c'est à peu près la même chose. J'ai fait un effort pour récolter quelque chose qui va aussi me nourrir, puis assurer ma survie. Tu sais, dans le cycle le plus simple possible, le moins de pas possible entre l'aliment, la denrée, et mon assiette.

JD : Est-ce qu'il y a aussi donc un rapport à l'indépendance, à l'autonomie, dans cette idée d'aller à la chasse, de cultiver son potager ? C'est un peu ça pouvoir vivre, se débrouiller par soi-même ?

MS : Oui, mais le fait que, là je vais dire un gros mot, que si quand moi je le fais pour moi c'est aussi un immense *fuck you* à un système auquel j'adhère pas complètement, qui est celui de cette économie, de marché de dire il faut consommer le plus de... quand on sait, mais tu sais, on sait pertinemment bien qu'en ce moment tu sais, dans la société occidentale, un aliment sur deux qui s'en va aux poubelles, c'est immense là ouais, donc ça veut dire qu'on produit deux fois plus de choses que ce qu'on consomme, puis de ce dont on a besoin. Tu sais fait que moi si je suis capable de faire pousser la tomate au lieu de l'acheter à quelqu'un dont c'est une industrie, tu sais puis qu'il y a des pratiques.... Il doit nourrir des gens. Mais je ne suis pas braqué contre leur système. Je veux dire que si moi je peux le faire de manière plus simple et plus directe.

JD : C'est ton choix personnel d'essayer, de te retirer autant que possible de ce système.

MS : Oui, un petit autant que possible. Puis t'sais quoi ? Je peux me le permettre, mais je tiens à préciser que c'est je suis un *gentleman farmer* pis c'est parce que j'ai une liberté de moyens aussi. Ouais, c'est que je peux le faire. Ouais, je corresponds à une frange de la société qui est riche et qui peut se permettre cette liberté-là autrement que ça. C'est pour ça que je te dis que l'histoire où j'allais une fois par semaine en restauration rapide pour me remettre là les pendules à l'heure.

JD : Ouais, c'est vrai que ce n'est pas donné à tout le monde non plus de faire ce choix-là. C'est un choix qui demande d'avoir certaines ressources avant de pouvoir se lancer dans quelque chose comme ça.

MS : Ouais.

JD : On a parlé à l'instant de cette idée de la paresse, de cette idée du confort qu'on a un petit peu épuisé en Amérique du Nord. Est-ce qu'à l'inverse de ça, aller à la chasse, c'est aussi accepter de sortir de sa zone de confort et peut-être de manière très volontaire, sortir de sa zone de confort volontairement en allant à la chasse ?

MS : Ben oui, probablement. Il faut prendre la décision de le faire. C'est-à-dire, qu'est-ce que je vais faire si jamais l'animal se présente ? Est-ce que je vais être capable de tirer ? Puis une fois que l'animal est abattu, ce n'est pas terminé là. Il y a beaucoup de choses qui commencent là aussi. L'éviscération, qu'est-ce que je fais ? Comment je le transporte ? Il y a des lois à respecter. C'est un gros *commitment*, décider d'aller à la chasse. C'est aussi beaucoup sortir de sa zone de confort parce que normalement, tu te retrouves seul avec toi-même.

JD : Ouais.

MS : Ce qui n'est pas...c'est une chose qu'on fait beaucoup parce que animal social, on aime être ensemble, c'est inscrit dans des réseaux. Là normalement si tu vas avoir des chances, il faut que tu sois silencieux pis que tu n'existes pas, pis que tu te fondes avec l'environnement pis la forêt, tu sais, idéalement il y a plein de choses qui arrivent avant, puis après, tu sais pendant la nuit, mais l'activité de chasse elle-même. Moi, j'ai aussi l'impression que ça nous reconnecte avec une chose qu'on avait oubliée. Si on s'est rendus jusqu'ici, c'est parce que depuis la préhistoire, il y a des gens qui ont posé ces gestes-là, puis qui l'ont fait avant nous ? J'aime beaucoup dire quand j'entends les discours sur la diversification de l'alimentation, il faut manger coloré et il y faut mélanger. Ok, mais ça va dépendre du territoire sur lequel t'es né et celui que t'habites parce que les Inuits, ce qui vivent encore là, ils ont des myrtilles ou des petites baies. Ça dure 10 jours dans l'année. Le reste de l'année ils mangent de la protéine puis de la viande, soit du poisson, du gras de baleine, de béluga, de narval, du caribou, de l'ours. Ils mangent que des protéines, ils ont quand même survécu plusieurs millénaires en mangeant que de la viande.

JD : Donc c'est plus pour toi manger local plutôt que manger diversifié ?

MS : Ouais, manger quelque chose qui finit par correspondre aussi à ses besoins. Je pense que là on était trop trafiqué vers un marché que ça serait impossible de se dire « à partir d'aujourd'hui je mange que du poisson poché », tu sais ? On aurait des carences, tu sais.

JD : Puis on a l'habitude aussi d'aller au supermarché pour des fraises à l'année longue. On apprend, on vit dans ce confort.

MS : Oui tu veux manger des fraises en février. Ben, c'est ça.

JD : Ouais, absolument. Et pour sortir un peu de cette thématique et revenir un peu aussi sur tes influences peut-être littéraires. Dans *La foi du braconnier*, tu mentionnes *Un dieu chasseur*, le roman de Jean-Yves Soucy qui a été publié en 1976, et notamment une scène particulière qui est un peu dérangement, dans lequel le narrateur tue une ourse et il va planter son sexe dans la vulve encore chaude de l'animal. Est-ce que le roman de Soucy qui est à mon sens probablement un des premiers grands récits de chasse québécois, est-ce que ça a été une source d'inspiration pour toi dans l'écriture de *La foi du braconnier*, mais aussi dans l'écriture d'*Un homme et ses chiens*, ton plus récent roman ?

MS : En fait, pas tant une source directe. Un : le choc qu'on pouvait écrire ça. Je ne parle pas juste de la scène de zoophilie. Je parle du fait de dire « On n'est pas juste arriéré si on parle de chasse ou de quelque chose », parce qu'avec le vidage des campagnes, c'est des années 50, 60 pis des fermes tu sais, on est passé de 28 000 fermes à presque plus rien, à 140 000 fermes à presque plus rien. On a comme, pas démonisé, mais on a posé un constat d'abrutissement sur les gens qui vivaient du terroir ou de la ferme, ou qui vivaient une ruralité.

JD : Oui.

MS : Puis de lire le livre de Soucy, je me dis « Ah mais quelle fronde de dire que c'est sur ça que je vais écrire », c'est sur ce monde-là tu sais, puis après c'est *La bête lumineuse* (1982) de Pierre Perreault, on va le montrer, on va le braquer tu sais, puis on va montrer que on peut l'assumer. Alors, ça pour moi c'est un choc, puis c'est une inspiration davantage dans sa forme que dans son contenu, mais je me dis « Ah ok, on peut le dire, on peut l'assumer ». Puis pour moi, ça vient avec une forme d'émancipation, tu sais, je le dis comme ça. Est-ce que je dois avoir honte de mon mode de vie ?

JD : Ouais, tout à fait. Et Soucy aussi est très intéressant. Enfin moi je trouve du moins que Soucy est très intéressant parce qu'au milieu des années 70, il a des idées qui sont qui sont très progressistes en manière de réfléchir à l'environnement, de réfléchir à la pratique de la chasse dans une échelle plus large par rapport à son impact particulier. Donc oui, Jean-Yves Soucy est très intéressant, surtout à l'époque où il l'écrit au milieu des années 70.

MS : Oui.

JD : On en a un petit peu parlé juste avant, mais le narrateur de *La foi du braconnier*, il évoque aussi de manière assez extensive, la découpe de l'animal, la découpe de la bête. Je cite un extrait du texte : « Une fois la peau fondue jusqu'aux organes génitaux, que l'on contourne avec précaution jusqu'à l'anus, il faut couper la coiffe qui retient toute la panse, la sortir au complet pour avoir accès au foie. » Puis ça c'est juste un extrait parmi de nombreux extraits où il découpe plusieurs bêtes. Est-ce que la chasse dans ce sens-là, dans la partie de l'éviscération, mais aussi dans les autres étapes qui consistent, qui font la chasse, est-ce que c'est également un ensemble de savoirs qui sont transmis de génération en génération ? Ce que l'on retrouve un petit peu d'ailleurs dans *Un homme et ses chiens*, avec le personnage du vieux Henry qui va transmettre au narrateur, est-ce qu'il y a toujours irrémédiablement dans la chasse une idée de transmission ?

MS : Ben, je pense qu'il y a une transmission dans cet acte de survie-là. De se dire : « tiens un jour si t'es seul pis que t'as faim, pis moi je ne suis plus là, ben, il faut que tu sois capable de le faire aussi », tu sais. Pis c'est pas quand t'assistes parce que je le fais avec mes enfants quand ils abattent un cerf, si c'est moi qui le fais devant eux pis qui leur dis « Ben là tu fais attention, pis tu contournes, pis là tu mets tes doigts là pis ta lame dans ce sens-là. » Si c'est moi qui fais ça, je fais juste narrer quelque chose ? Ouais, si je suis à côté, c'est eux qui ont le couteau dans les mains. Ils apprennent grand V.

JD : Ouais.

MS : Cette transmission-là est le fun, parce qu'un jour peut-être qu'ils vont dire « Ben ça, c'est mon père qui m'a montré » s'ils continuent de chasser dans leur vie, s'ils décident de le faire. Mais oui, en fait, il y a des gestes à faire. Il y a des gestes qui pour moi sont importants dans ce cycle-là dont je parlais tout à l'heure entre j'ai faim, puis je mange. De se dire, ben c'est correct, on peut le faire faire

dans un abattoir à des gens, mais tu sais que les saigneurs, ce sont les gens qui saignent ça dans le truc, ne survivent pas très longtemps, sainement dans un abattoir parce que c'est eux qui donnent la mort, mais des milliers de fois par jour. Ça finit par les taxer pis les traverser quand c'est à la chasse pis tu le fais une fois, ça vient pis que tu complètes le cycle au complet. Ça vient avec une forme de respect, qui vient avec. Fait que la transmission, oui c'est le fun, mais pour toi aussi tu sais si je fais une crevaision, j'aimerais montrer ça à une de mes filles ou un de mes garçons, comment on change le pneu aussi pour que si ça leur arrive, qui développe une forme d'autonomie.

JD : Ouais, donc c'est toujours ça. On revient à cette idée d'indépendance, d'autonomie, de pouvoir survivre en quelque sorte.

MS : Oui, mais il faut en survivre. Puis on s'entend, je disais, toi et moi, on pourrait manger pendant un an en allant juste au dépanneur, mais on ne connaît pas l'état de notre santé après. *[rires]* Tu sais pas ce que ce serait, mais c'est facile à faire 100 mètres de se nourrir pendant des années. On pourrait manger que là. Ce n'est pas ça. C'est qu'un moment donné il va dire dans ce pari-là que je me suis dit « tiens moi les protéines vont venir de là », je veux comprendre le cycle et puis le bonbon ou le ramen que je vais acheter au marché asiatique à côté, j'ai aucune idée, ça vient d'où non plus. Si je mangeais que ça, j'irais investiguer l'usine ou la façon dont s'est fait.

JD : Ouais. On a parlé alors bien évidemment de la transmission avec tes enfants notamment, il y a aussi la chasse est souvent reliée dans ton, dans ton écriture, au moins dans *La foi du braconnier*, et dans *Un homme et ses chiens* aux conquêtes féminines pour les deux narrateurs, il y a un parallèle qui est évident. Il y a même le narrateur de *La foi du braconnier* qui évoque la « consommation » des femmes, notamment dans la rencontre du protagoniste avec le personnage d'Emma qu'il rencontre dans un *diner* dans la ville de Brandon, au Manitoba. Et il y a Emma qui va lui demander en anglais, « *you must be here for hunting* » et elle enchaîne tout de suite sur une autre question, en français cette fois-ci, « As-tu un permis pour les femelles ? » avec bien évidemment tous les sous-entendus que ça implique. C'est d'ailleurs une thématique, comme je l'ai dit, qui revient aussi dans *Un homme et ses chiens*. Est-ce que la chasse pour toi et les relations amoureuses, est-ce qu'elles fonctionnent peut-être pas de la même manière, mais disons sous une même logique de la traque, de la prédation en quelque sorte.

MS : Mais non, le parallèle que je ferais c'est que je les souhaiterais aussi simple que l'idée de chasse que les personnages ou que les narrateurs ont. Il s'est passé d'autres choses qui, comme avec la nourriture, qui était la nourriture industrielle entre autres, qui étaient extrêmement codifiées. C'est quand même assez étrange, parce que plus on s'éloigne d'un centre urbain, plus souvent les relations humaines sont plus directes. On va aller directement au but ou on va dire les choses. Dans un village, parce que je l'ai observé, ça fait partie d'un autre livre aussi, il y a une femme qui a 30 ans et un homme qui est dans la trentaine aussi, il y a des amalgames qui se font automatiquement, comme si par exemple dans une montagne il y avait une louve seule et un loup seul. Comme s'il y avait une préséance qui faisait qu'ils devaient assurer...

JD : Ouais, je crois que c'est dans *Un homme et ses chiens* que tu parles de ça. Tu dis qu'un homme et une femme, entre 18 et 40 ans, s'ils s'échangent leur numéro de téléphone, ce n'est pas anodin, on est tous un peu...

MS : Il y a une pression.

JD : Ouais, il y a une pression sociale, peut-être même quelque chose qui est inscrit dans notre ADN, de ce besoin de se conditionner par rapport à cette idée de reproduction, de perpétuer l'espèce.

MS : Oui mais au final, il y a aussi une chose qu'on oublie. On souhaite survivre autant qu'un rat. Il faut se reproduire et il faut perpétuer. Puis récemment il y a le contraire aussi, qui est en train de dire « mais non, peut-être qu'on est trop finalement » puis qu'on devrait arrêter. Ça demeure quand même des enjeux assez intellectuels, puis hypothétiques. Parce qu'au final, pour que l'économie fonctionne, ça prend plus de consommateurs. Donc il y a toute une industrie qui force cette chose-là, qui la codifie. Je pense qu'on aurait avantage à ce que ça soit plus simple. On veut reproduire la race humaine. Il y a des codes pour le faire. Qu'ils soient vestimentaires, moraux, peu importe ce que c'est, pis j'aime quand c'est plus simple. Je préfère qu'on se dise « regarde, tu sais » est-ce que disons c'est un problème, si je rencontre quelqu'un, pis il y a cette connotation là tout le temps ? Ça teinte notre conversation, ça teinte les choses qu'on a à se dire. Alors il faut que tout de suite il y a quelque chose qui soit dit. Si le but ce n'est pas ça, de perpétuer la race, qui peut être c'est 10 fois mieux encore comme relation humaine, je trouve ça plate qu'on doive le dire, c'est mieux, mais c'est ça, ça engage moins d'inconfort ou d'incompris, en même temps, mais c'est parce qu'on aurait intérêt à dire mais non, à moins jouer à ce jeu-là.

JD : Oui. Et pour continuer sur cette idée des relations hommes-femmes particulièrement, tu évoques les rapports mâles-femelles chez les animaux et la question de la fidélité, notamment chez les cervidés. Et apparemment, si je ne me trompe pas, la fidélité c'est une notion qui n'existe presque pas chez les cervidés. C'est à dire qu'on a un certain nombre de mâles qui vont essayer de se reproduire avec le maximum de femelles. Puis la fidélité n'est pas vraiment quelque chose qui existe ?

MS : On le voit beaucoup chez les oiseaux migrateurs, surtout. Les différents types d'oies, les bernaches, les canards, où c'est un ou une compagne pour la vie. Qui fonctionne. Puis par un étrange concours de circonstances, qui est de la nature chez les mammifères, les cervidés, entre autres, c'est comme si la nature avait décidé que non, on déjouerait un peu les pronostics, pis on irait avec celui qui sera le plus vite, celle qui sera le plus vite à se reproduire va assurer la pérennité.

JD : Ouais. Et donc tu compares les cervidés aux relations homme-femme chez les humains. Et ton protagoniste dit, « pour assurer une loyauté exclusive à une femme, un homme doit se faire violence ». Est-ce que la fidélité chez les humains, c'est contre nature ?

MS : Il y a une école qui dit que oui. Mais peu importe que ça soit contre nature ou pas, c'est une décision. C'est une décision à la seconde où on a décidé de se socialiser, c'était à nous d'accepter des règles ou pas. Tu sais, on vit avec des gens pis on critique ceux qui ne pensent pas contre nous. Les Mormons ont décidé que ça se ferait autrement. Si t'es pas d'accord avec ça, mais tu critiques leur système...

JD : C'est une fidélité dans un seul sens-là chez les Mormons.

MS : Oui, oui, mais c'est-à-dire que ça ressemble à l'histoire des cervidés. Il y a un mâle, puis il y a 3 ou 2, 3 ou 4, 10, 12 femelles.

JD : Ouais, ouais, absolument.

MS : Donc à un moment donné, il faut aussi vivre avec ses valeurs. Ceci étant dit dans cette idée de fidélité à l'intérieur d'une entente, c'est parfait, mais c'est quand même un mariage sur deux qui ne finit pas. Oui, il y a aussi ça. Tu dis « Ok, ben, est-ce qu'on force des choses, est-ce qu'on ne les force pas ? Est-ce qu'il faut le faire ? Puis est-ce qu'on peut accepter qu'une relation puisse se transformer et devenir autre chose que cette idée de reproduction. Pis tu sais, on implique aussi... On a décidé que, je vais dire des grands mots, mais c'est des choses qu'on entend, qu'une femme perdait de la valeur dans sa vie quand elle était plus fertile.

JD : Ouais, Ouais.

MS : Une femme vieillissante, plus facilement tassée, mise sur la voie de service de la société que c'est basé sur quoi ? Sur ce cycle biologique-là.

JD : Oui, c'est ça. C'est la nature qui est injuste en un sens. Ouais, absolument. Pour revenir un peu sur la question de la mort qu'on a évoquée avant, de donner la mort à l'animal. Tu dis justement que la chasse, c'est également et surtout donner la mort à l'animal et se confronter à l'idée de la mort peut-être même à l'idée de sa propre mort en quelque sorte, hein ? Le narrateur de *La foi du braconnier* explique que, et je vais citer le texte plusieurs fois, il explique qu'il « apprivoise la mort par la chasse et qu'il nargue sa propre finalité ». Plus tard, il va rajouter, « j'ai eu envie de savoir ce que c'était, être mort, être à la place du chevreuil mort, n'être plus que viande, être réduit une fois pour toute à un agencement de cellules ». Est-ce que pour toi donner la mort, c'est un geste naturel ? C'est un geste qui est marqué dans notre ADN, un petit peu, comme le dit le protagoniste d'*Un homme et ses chiens*, il parle d'un geste qui est vieux comme l'univers, qui est dans notre nature ?

MS : Oui, mais la donner pour survivre. Si je m'inscris comme un individu dans l'écosystème dans lequel je suis né. Soit dit en passant, parfois il y avait une recherche universitaire, ou quand on avait mis des électrodes sur une tomate pis qu'on arrachait la tomate de son plan pis qu'on la coupait, il y avait une réaction électrochimique, donc est-ce que la tomate, est-ce qu'on l'avait mise à mort ? Mais dans ce choix-là de décider de survivre. Ça passe par ça aussi. On a inventé la sentience récemment, est-ce que c'est un système nerveux central qui doit décider de la qualité. Mais oui on est inscrits dans un cycle ou même si nous on cesse de la donner, puis si du jour au lendemain on décide de policer tous ces gestes-là naturels qui se produisent là, en dehors de notre règne à nous, il n'y a plus de vie sur Terre. C'est comme ça. Tu sais, il y a des arbres qui se tuent entre eux parce qu'ils couvrent, ils les privent de lumière. Les animaux font la même chose pour survivre. Tu sais, à un moment donné, oui, ça fait partie de notre vie, tu sais. J'ajouterais un truc que le narrateur que t'as cité disait pas. Moi aussi cette compréhension-là que je vois quand je vois un animal m'aide d'une manière pis c'est étrange mais spirituel de me dire « ok, c'est fini ». Je suis convaincu que le truc que je vois là qui a encore les yeux ouverts, mort à mes pieds, est pas parti dans un autre monde. C'est fini, c'est là, donc j'applique ce principe-là, moi aussi. Donc j'ai décidé d'être vivant le temps que je l'étais.

JD : Pas de réincarnation pour Marc Séguin ?

MS : Non. *[rises]* En fait si jamais ça existe, je veux pas revenir ici.

JD : Revenir ailleurs peut-être, mais pas ici. Qu'est-ce qu'on apprend, toi qui pratiques la chasse, qu'est-ce qu'on apprend du fait de donner la mort ? Ton narrateur, il parle d'une seconde, je cite le

texte d'une « seconde très lucide, pendant laquelle il existe un véritable dialogue entre l'homme et sa conscience ». Il évoque encore plus tard là un « acte aussi symbolique que de faire le signe de croix ». C'est quoi cette prise de conscience-là ? Qu'est-ce qu'on apprend du fait de donner la mort ? Peut-être de la propre expérience.

MS : Je pense que ça s'inscrit ou ça éveille, c'est des millénaires de survie, des millénaires de l'humanité. S'il y a quelqu'un, je ne sais pas moi, si j'étais dans la préhistoire ou il y a 14 000 ans pis que j'avais faim pis que je voyais un truc que je pouvais manger en avant de moi, ça devait venir avec une certaine fébrilité pis une certaine nervosité de me dire si je réussis à abattre ce truc-là, ma famille et moi on va être capables de survivre. J'ai l'impression, comme les peurs qui sont inscrites profondément en nous, depuis aussi des millénaires qui sont là, ou l'idée que quelque chose pue ou ne goûte pas bon, souvent c'était des poisons. Donc il y a une espèce de savoir qui existe inscrit, mais ce n'est pas en dehors de nous, ça vient de nous. Il y a des gens qui sont morts à manger des choses qui n'étaient pas bonnes. Ça fait partie de qui on est, fait que cette seconde-là, ou comme moi je suis pour le faire. Je le fais beaucoup moins. Je t'expliquais tantôt, Julien, mais quand je le fais, le cœur me sort de la poitrine encore. J'ai beau me dire. Je voudrais être calme. Qu'est-ce que je peux faire ? Est-ce que je peux prendre de la médic ? Est-ce que je bois ? Qu'est-ce que je fais pour arriver à contrôler ce moment-là ? Pis au final, je ne veux pas le contrôler parce que c'est une charge émotive immense qui fait que oui, 1) c'est une mort d'un animal, et 2) J'ai besoin de vivre encore cette chose là en moi d'une nature pis qui n'est pas aussi ancestrale que ça. Parce que comme je m'en nourris, ce n'est pas symbolique le geste que je fais. Ouais, c'est un geste utilitaire en même temps, mais qui va me permettre de me dire « tiens, j'ai décidé de manger des protéines. » Donc c'est par ce geste-là ou ce sentiment-là que ça doit passer.

JD : Ouais. Donc on a besoin en quelque sorte d'avoir ce cœur, le cœur qui sort de la poitrine pour garder son humilité, ses responsabilités face à l'animal selon toi.

MS : Oui, tu sais, puis j'ai l'impression que si un jour ça arrive, puis on est blasé de le faire. Peut-être que on devrait aller travailler dans un abattoir.

JD : Ouais, il faudra passer à autre chose. Pour me tourner un petit peu plus vers ton roman le plus récent, *Un homme et ses chiens*, tu abordes vraiment *in extenso* le rapport entre l'homme et l'animal. Et l'animal comme proie, mais pas uniquement. C'est à dire qu'un élément essentiel de ce roman, c'est aussi le chien. Le chien qui accompagne pour aller à la chasse et souvent c'est le chien à qui l'homme va déléguer une partie de sa perception dans la chasse, c'est l'animal qui va permettre de voir, de sentir la proie. Et tu parles de la loyauté, la loyauté du chien. C'est un narrateur qui a plusieurs chiens dans sa vie et la loyauté du chien revient régulièrement. Je cite le texte, tu parles d'un contrat de survie. « Les animaux savent à qui donner leurs allégeances, une hiérarchie qui fait dorénavant défaut aux humains. » Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Qu'est-ce que c'est cette hiérarchie que le chien a bien comprise et qui nous fait défaut maintenant ?

MS : Cet animal a son niveau de conscience, si je peux me permettre parce que je crois qu'il y en a un. Il a simplement compris que pour sa survie, il devait s'inscrire dans la hiérarchie qu'on lui a imposée, c'est à dire c'est un chien. T'as un maître pis tu dois le servir ou le rendre heureux. Un chien, c'est ça. Il veut rendre heureux son maître. Que ça soit dans une meute préhistorique de loup ou même aujourd'hui, c'est tout ce qui veut : le rendre heureux. Ce n'est pas nécessairement de recevoir une gâterie, des fois c'est juste de dire bon chien ou de le flatter ou c'est à nous de décider comment

est-ce qu'on justifie et on compense cet animal qui est en fait une extension de soi aussi. Tu sais, un chien qui va à l'étang ou qui va à la mer, ou à la rivière chercher un canard ou une noix qui est abattue, c'est parce que moi je ne peux pas le faire, ou si je le faisais, ben au mois d'octobre il faudrait que je sois équipé autrement. Donc le chien, lui c'est une extension de mon bras, mais qui va être capable d'aller chercher un truc. Pis le chien veut nous faire plaisir. Je trouve que ça aussi c'est beau pis on l'oublie ça. On l'oublie dans un monde qui justement est en manque d'éthique, et de loyauté un peu partout, ou on va se dire « Ben non, finalement mon choix, puis que je comprends là, mais c'est que je vais prendre la chose la moins chère parce que justement, c'est moins cher. » Même si ce n'est pas éthique. On le voit beaucoup dans l'industrie du vêtement. Dans la nourriture aussi, où on va prendre encore là, le point de félicité, ça dit, « Ben non, ce n'est pas cher. Puis ça me donne un maximum de calories », tu sais. Alors si l'allégeance a le dos large, avec l'économie libre dans laquelle on vit, l'économie sauvage.

JD : Ouais, ouais. Et pour revenir sur la chasse en elle-même, t'évoques aussi une certaine, dans *Un homme et ses chiens*, il y a une certaine mystique de la chasse, il y a une espèce de la compagne du narrateur à un moment évoque une espèce d'aura de mystère qu'il y a autour de l'idée de la chasse. Je crois que c'est quand elle est en train de parler du narrateur à ses amis. Voilà, il y a une espèce d'aura de la chasse, on ne sait pas trop bien ce qu'il fait, mais il y a quelque chose de mystique autour de la chasse. Cette aura, cette mystique, c'est souvent ce qui attire une partie des chasseurs, peut-être pas les plus expérimentés. Donc, le narrateur, qui est guide de chasse sur l'île d'Anticosti, il retrouve notamment, et je cite, « des Américains qui viennent à Anticosti pour inscrire l'île légendaire dans leur fabuleuse histoire de chasse ». Donc participer à cette légende en quelque sorte. Est-ce que, quand on chasse, on chasse pour la prise, on chasse pour la victoire en quelque sorte, pour la domination sur la bête ? Ou alors est-ce qu'on chasse encore plus pour la légende, pour le récit qu'on est en train de créer et qu'on va pouvoir peut-être plus tard transmettre à qui veut bien l'entendre. Quand on chasse, en quelque sorte, on est déjà en train de s'inscrire dans un récit qu'on crée en même temps et qu'on va pouvoir plus tard raconter, on s'inscrit comme héros.

MS : Oui, je crois que c'était un peu plus probant il y a quelques années. Tu sais, de raconter quand on était encore capables d'écouter d'autres personnes, raconter des histoires puis se dire « Ben oui, si on survivait comme ça ou c'était le fun », parce qu'à la base, oui, c'était une conquête ou c'est une dominance sur la nature de dire j'ai vaincu l'animal, puis je suis capable de survivre. C'est devenu, on le voit dans le plus vieux monde, tu sais, une histoire, une activité sociale, chasser. Ou souvent aussi les panaches sont des trophées parce que ce sont des couronnes de rois qui deviennent... donc ça vient aussi avec un peu de vanité. Ouais, dans une évolution d'une société, je pense qu'on est, c'est ceux qui viennent ici pis qui chassent pour le gros buck. Ben le truc c'est ok, faites-le mais vous vous éloignez selon moi de la base du geste, de ce que c'est, qui était de vous nourrir, si vous voulez ramener juste un truc chez vous pour raconter une histoire que vous avez avec une arme à feu hyper puissante abattu un truc à 300 mètres que l'animal ne sait même pas, il ne vous a jamais vus, il n'a pas eu de chance.... Pis je nomme ça mais je le juge pas. Vous avez le droit de le faire. Mais vous vous éloignez de la conception que moi j'ai d'une chasse, ramener le truc... J'en ai vu des histoires d'horreur, tu sais, *bang*, il est tombé. Ah non, l'autre à l'arrière a un plus gros panache, c'est *bang*, tu sais, là non, là il y en a un 3e qui a encore un plus gros panache, *bang*, alors que la personne n'avait pas le droit. Ça fait aussi partie. C'est aussi, souvent la chasse, c'est comme l'alcool, ça désinhibe, c'est des révélateurs de personnalités aussi.

JD : Oui, absolument.

MS : Fait que on les voit, c'est pas des gens avec qui je réinvite par exemple à venir sur mes territoires parce que si on est pour le faire, on le fait sur une base d'entente commune qu'on a de ce qui est ce geste-là, c'est d'aller enlever la vie ou prendre la vie d'un autre type pis de l'honorer après.

JD : Et tu disais alors que, en parlant du récit de chasse, donc raconter la chasse après la chasse, que c'était peut-être il y a quelques temps c'était plus puissant ce récit-là ?

MS : J'ai l'impression que oui.

JD : Est-ce que tu penses que le récit de chasse est en train un peu de perdre de sa force évocatrice là en quelque sorte ?

MS : Oui, en fait, la chasse a eu, je dirais dans les trois dernières décennies, une immense baisse de popularité, ça a prêté le flanc aussi à beaucoup de critiques. Parce que c'était aussi devenu cette activité d'hommes, en général d'hommes blancs, aller à la chasse, à qui on avait fait une presse de de t'allais là pour boire ou fuir ta réalité...

JD : Une idée un peu particulière de la masculinité, voilà.

MS : Ouais voilà, un peu toxique, avant que le mot existe. Pour fuir aussi, peut-être une relation, quelque chose pour fuir un quotidien. C'est ouais, d'une certaine manière, pis de pouvoir redevenir une bête, oui, le temps d'une semaine ou deux, faire le truc. Ça a finalement nuit beaucoup je pense, à l'image de ce que c'était, de ce que c'est. Jusqu'à ce qu'une jeune génération, là en ce moment où on voit, se réapproprie cette chose. Alors je ne sais pas si on va finir par le raconter de la même façon. Je ne sais pas si ça va se ramasser sur Instagram, tu sais, est-ce que c'est comme ça qu'il faut que ça passe ? Ça ne fonctionne déjà pas. Moi je vois dans des amis, puis des gens que je côtoie, qui par exemple, la pêche, c'est le fun, c'est instagrammable parce que tu fais de la remise à l'eau. C'est donc l'animal que t'as conquis le truc, tu as eu un bon combat, c'est sportif. Tu prends le truc, tu fais une photo, puis tu le remets à l'eau, puis il survit. C'est plus difficile avec un orignal que t'as tiré.

JD : Ouais c'est sûr. C'est plus complexe de faire ça. *[rires]*

MS : Donc c'est beaucoup moins instagrammable. Donc tout ce qui nous reste, ça sera bon, la recette ou une valorisation qui va passer par autre chose. Mais tu ne peux pas aller dire « j'ai conquis la nature, j'ai conquis la nature » parce que tu es une arme hyper puissante qui a abattu un animal qui était immobile. Je le sais plus si on peut encore raconter ça. Mais je suis d'accord avec ça. Je dis « fais-le dans l'humilité ». Au final, dans ce geste, simplement encore de le consommer ou de le manger de le rapporter. Pis tu vas te rendre compte que c'est difficile à abattre un orignal. De l'éviscérer, de le dépecer, de le transporter, de l'emmener, c'est un truc qui commande des efforts. Je n'ai pas l'impression que c'est un truc qui a besoin d'être chanté pis crié à tue-tête sur tous les toits, pis peut-être que je le fais, moi dans les livres, tu sais en fiction de raconter ce genre de truc-là par des coulisses ou par dire ce que c'est. Peut-être que c'est plus facile de le narrer ou de le faire vivre justement dans un format fictionnel. Peut-être que oui, sinon c'est moi. J'ai fait le pont avec une génération où je restais avec des vieux, de la vieille parenté qui le soir après la chasse s'asseyait avec leur bière ou leur thé puis racontait l'histoire et comment ça s'était passé ?

JD : Presque partie intégrante en quelque sorte, de la chasse.

MS : Ouais, ouais. Et complètement. Ça en faisait partie. Tu sais, c'est un des rares endroits où les hommes parlent.

JD : Ouais, c'est vrai.

MS : Où ils sont capables d'être vulnérables. Puis dire si je me suis mis à trembler. Et puis tu sais où ils peuvent montrer des faiblesses pis qu'au final, ils ont réussi à dompter la chose. Ça fonctionne. Mais je ne le sais pas aujourd'hui, j'ai l'impression que les sensibilités on change un peu. Il va falloir que ça passe par un autre canal pour être raconté.

JD : Et pour continuer sur cette idée de l'humilité et des réseaux sociaux, ton protagoniste, dans *Un homme et ses chiens*, il mentionne justement ça, il réagit face à ces chasseurs qui se prennent en photo, qui n'ont même parfois pas tué la bête et qui se prennent tout de même en photo devant les bêtes abattues pour les poster sur les réseaux sociaux, alors que lui à l'inverse, il refuse catégoriquement de figurer sur ces photos-là. Et il dit, selon lui, ça témoigne de ce qu'il appelle « une grande incertitude », ou encore « d'un besoin ou d'un malaise de vouloir être davantage que ce qu'ils sont ces chasseurs-là ». C'est quoi cette incertitude ? C'est quoi ce malaise-là de ces choses?

MS : Ben je pense que ça va rejoindre un petit peu un truc que je disais tantôt où c'est vraiment moi qui spéculer sur une compréhension que j'en fais. C'est le fait qu'on nous dise qu'on pourrait s'éteindre. Qu'on me rase depuis des décennies. Je ne dis pas que c'est le cas. Je dis qu'on le dit. Que l'apocalypse nous guette. Il y a plus d'autorité spirituelle qui avant décidait qui a tort ou qui a raison. Décidait que la vie c'est ça. Tu mourrais, t'allais au ciel si t'avais été bon. Il y avait une idée de bienveillance. C'est évacué, un peu partout. Il reste quoi ? Il reste des valeurs, mais elles sont brouillées. Donc moi j'ai l'impression que crier à tue-tête tout le temps qu'on existe en se prenant en photo ou en disant qu'on était là vouloir le partager anonymement. Moi je pense que ça dénote une immense inquiétude de vie. Il y a un vide ou un manque à se dire « ben non, j'existe ou j'ai une raison d'exister » ailleurs, donc on compense en disant « Je suis là, regardez ». Je prends une photo de mes plats, je suis en train de manger, je suis là, qu'est-ce que tu es en train de me dire ? Tu es en train de me dire que pour survivre, tu es rendu ailleurs pis tu me montres un feu d'artifice. C'est un truc parce que ton plat est beau et c'est rare que tu photographies ton pâté chinois ou un hot dog ou un cheeseburger chez McDo ? C'est tout le temps cette espèce de plus-value. J'en dis « non, non, je fais plus que cette simplicité de vie, qui doit me permettre de survivre. »

JD : C'est plus chercher toujours la validation extérieure, plutôt que ces...

MS : Je fais souvent un parallèle, c'est le petit garçon, la petite fille qui est tout est en train de crier puis de vouloir de l'attention, tu sais.

JD : Ouais.

MS : Ça dénote un immense manque d'estime de soi. Un manque de caps, de valeurs aussi. Ça se dit « non, non, tu pourrais trouver un sens à t'asseoir en silence et lire, disons ben non. » Tu sais, il faut attirer l'attention de tout le monde. Ce sont des anonymes pis des gens pour prouver notre existence.

JD : Pour revenir sur *Un homme et ses chiens*, donc le narrateur, c'est un guide de chasse sur l'île d'Anticosti et tu remets bien évidemment l'île d'Anticosti dans son contexte de chasse. Donc le

narrateur nous explique que, et je cite, « l'île n'avait plus de prédateurs depuis fort longtemps. Les loups et les ours avaient été éliminés par un ancien propriétaire. Anticosti avait été le terrain de jeu d'un riche qui avait affirmé sa puissance en éliminant la prédation et en introduisant quelques cerfs pour ses loisirs. » Est-ce que chasser dans ces conditions-là, c'est toujours chasser, est ce qu'on ne dénature pas un petit peu la chasse quand on enlève justement ce rapport de prédation qui existe naturellement dans la nature ?

MS : Oui, probablement, c'est sûr qu'on lui enlève... Le cerf de Virginie aurait probablement jamais survécu là sans aide à cause du couvert neigeux. La nourriture, pis si y'avait eu des prédateurs, ils auraient été immensément vulnérables. Ils auraient pas survécu. Fait que là on a joué au bon Dieu un peu tu sais, en éliminant les dangers pour son terrain de jeu, je ne sais pas si c'est le temps de la chasse. Je suis allé quelques fois. En tout cas, c'est drôle, quelqu'un vient de m'inviter là pour y aller à l'automne, c'est « combo » c'est le dernier week-end où c'est chasse/pêche. J'ai dit il y a la pêche au saumon, j'ai dit est-ce que ça vous insulterait beaucoup si j'allais pas à la chasse ? Parce que je préférerais aller pêcher pis voir les rivières parce que... c'est drôle ça, ça va boucler une drôle de boucle. Moi, le cerf d'Anticosti, je le mange aussi, mais il est pas très bon. *[rires]* J'ai comme moins envie d'en abattre. Pis il s'est transformé aussi en 20 ans, tu sais que c'est rendu une nouvelle race. C'est un cerf de Virginie, mais il y a un nouveau nom parce que c'est un cerf qui s'alimente de résineux, qui s'est transformé aussi, qui est beaucoup plus petit. Beaucoup plus trapu, pour survivre à son territoire, c'est plus la même chose. Donc pis la viande est pas si agréable que ça à manger. Toute mon équation fait en sorte que j'aurais moins de plaisir à aller chasser ça.

JD : Ouais, ouais. Et un sujet qu'on n'a pas vraiment abordé là aujourd'hui, c'est l'écologisme et le militantisme, et dans *Un homme et ses chiens*, tu abordes l'impact de la pratique de la chasse sur l'environnement, mais aussi bien évidemment les déviances de l'écologisme militant. Tu parles des psychoses de Brigitte Bardot, de Paul McCartney aussi, qui ont tous les deux lutté de manière très médiatisée. Si je me souviens bien, c'est pour l'interdiction des phoques. Je me souviens de certaines images qu'on avait vues à la télévision. Est-ce que selon toi le militantisme écologique représente une idée fausse de ce que c'est la chasse ?

MS : Non. Mais oui. Parce que les gens qui le pourfendent ou qui en font l'apologie comprennent mal les enjeux. On s'entend là, Paul McCartney et Brigitte Bardot, qui viennent disons aux Îles-de-la-Madeleine pour faire ça là, ce sont des touristes moraux, ce sont des gens qui se magasinent une attention avec une cause qui n'est pas la leur et qu'ils ne comprennent pas. Je vais te rajouter un truc, j'aurais dû le mettre dans le livre. Paul Watson, le militant écologique aussi, tu sais qui est allé récemment. Il est arrivé, pis il s'est plaint de tout, pis il tournait, pis y avait des caméras, pis il est arrivé en hélicoptère. Donc déjà, c'est un autre monde, il est arrivé aux Îles-de-la-Madeleine, ils ont filmé les images qu'ils voulaient, pis il postait le fait que c'était horrible de tuer des blanchons. Mais ça fait 50 ans, 60 ans qu'on ne tue plus de blanchons. Puis il poste une image d'un petit phoque blanc qui est né pis qui est en train de dire « regardez, les gens abattent ce toutou, cette peluche-là ». Mais ça fait 60 ans que c'est interdit et qu'ils ont plus le droit d'abattre de blanchons. Tu sais donc les images que tu vois, c'est des images d'archives qui dataient des années 60 donc c'est pas juste, puis ces gens-là, avec leur pouvoir, puis la soif des gens de faux contenus, ben sautent là-dessus, c'est entre les réseaux sociaux. Fait que donc va vivre là une semaine avec des gens, va voir ce que c'est, va écouter tous ceux qui pêchaient de la morue, puis qui en pêchent plus parce que y en a plus. Il y a un moratoire, parce que justement le phoque gris, le phoque commun est en recrudescence, puis

en croissance exponentielle, pis y bouffe tout. Donc qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qui font des gens essaient de valoriser la viande de phoque ? On va essayer de dire, bon ok, c'est ça qu'on va essayer, on va le faire passer comme ça, un truc. As-tu déjà mangé du phoque ?

JD : Ah, non.

MS : Il faut que tu mettes ben du ketchup. C'est intense.

JD : Ouais. *[rires]*

MS : Fait qu'à un moment donné aussi, il y a ces limites là à comprendre. Donc l'écologisme, si tu viens de la place... En fait, je vais respecter davantage quelqu'un qui me dirait « Ben moi, si j'en abas un par année, ou pas ? Ou mon oncle en abat un, pis je milite pour justement, acheter moins de trucs ou de produits importés, manger plus local, cette écologisme me fait plaisir, à voir puis à entendre. Sinon en général, c'est une dérape. Les gens sont un petit peu à côté de oui, d'une réalité.

JD : Ouais, mal informés, parfois.

MS : C'est le défaut des réseaux sociaux, mais en fait de tout le discours, tu sais trop militant. C'est que ça passe juste par un prisme. Le tien. Ils manquent un peu d'informations.

JD : J'arrive dans mes dernières questions, et pour prendre un petit peu de distance par rapport à *Un homme et ses chiens* et *La foi du braconnier*. Il y a le narrateur à un moment dans *Un homme et ses chiens* qui évoque « la survie et ses gestes ancestraux », donc en parlant de la chasse, « même symboliques et imitées, ce sont des activités qui laissent peu de place aux poètes et aux philosophes ». Est-ce que la chasse pour toi et la littérature, c'est des pratiques qui sont antinomiques, qui sont incompatibles ? Est-ce qu'il y a un pragmatisme et une concrétude dans la chasse qui empêchent peut-être une abstraction, une conceptualisation, une réflexion qui passe par la littérature.

MS : Mais non, j'ai juste l'impression que c'est difficile à marier, il faut trouver, il y a une tonalité là qu'il faut trouver, faut que ça passe par le bon canal, mais ça se fait...trop souvent, c'est quoi ? Peut-être je me ferai lancer des cailloux un jour, le dimanche matin, parfois à RDS, il y a des émissions de chasse et pêche, tu sais ? Tu regardes qui fait la promotion puis c'est qui le canal ? Pis c'est qui qui incarne le savoir ? Aïe, aïe, aïe, aïe. Ce n'est pas toujours édifiant pour donner envie de chasser, tu sais ? Alors peut-être que si c'était plus simplement raconté, dit ou à la limite que c'est le contraire, il faut que ça soit poétisé pour qu'on pour qu'on arrive à comprendre ce que c'est, ou raconter dans l'histoire ou dans la fiction pour justement rapprocher les gens. Puis je pense, je me le suis fait dire assez souvent que les livres avaient eu cet effet-là, genre à dire des gens, nous on est allés passer notre cours d'initiation à la chasse.

JD : Ah oui, donc t'as donné envie de chasser ?

MS : Ouais, mais donner envie du cycle complet aussi. C'est à dire je veux chasser, mais c'est parce que je veux, au final, manger puis me nourrir d'une de mes choses.

JD : Et une dernière question peut-être pour sortir vraiment de la littérature. Le thème du rapport à l'animal, de la prédation. Ça s'infuse tout ton œuvre bien au-delà de la littérature. On a parlé beaucoup de littérature. Mais on le retrouve dans tes dessins au fusain, dans tes tableaux, dans tes

installations ou dans tes courts métrages, et cetera. Pourquoi est-ce que la prédation, la chasse, le rapport à l'animal, ça t'intéresse tellement ?

MS : Je pense que c'est probablement pour surligner ce lien qu'on est en train de perdre avec un écosystème naturel. Je dépends de la faune et de la flore pour survivre. Je ne dépends pas que de la restauration rapide ou de quelque chose qui est fait... Même là en amont, c'est parce qu'il y a quelqu'un qui a planté des pommes de terre, si je suis capable de manger une poutine. C'est parce qu'il y a une vache, il y a un animal qu'on a domestiqué pis qui produit du lait qui a permis du fromage dans ma poutine. Puis je trouve que ce lien-là s'étiole de plus en plus. On devient de plus en plus invisible. Puis c'est à moi de réintroduire le fait que je vis aussi. On est au centre-ville d'une métropole, je suis capable de vivre là. Mais y a aussi cette idée-là de dire que je fais partie de ce cycle naturel qui est plus large, qui est plus large que nous et j'en fais partie. Donc pourquoi pas en parler ? Pourquoi pas dire pourquoi pas le pointer, tu sais ? Dans les trucs que je fais, je ne suis pas en train de faire des portraits ou des tableaux avec des lions ou des girafes ou des hippopotames. Il y en a pas ici. Donc si j'essaie d'illustrer aussi le territoire pis de le montrer, pis de parler de territoire que j'habite pis que j'occupe.

JD : Merci pour cet entretien, Marc. Merci de nous avoir accueilli à Montréal dans ton atelier.

MS : Merci Julien, bonne suite !

JD : Merci.